

Prélude

Didier Castanet

Sports ou activités extrêmes et pulsion de mort ?

Souvent, ce qui attire est à mettre en relation avec ce qui met l'existence en danger. En effet, il y a une excitation qui se produit, qui pousse à agir, à inventer, à commencer et à recommencer. L'être humain est captivé et s'égaré dans l'extrême. Le point le plus intense de la vie correspond au point de son écroulement. La volonté de destruction produit et stimule la créativité la plus inflexible, la plus innovatrice. L'horreur et le mal mobilisent : c'est tout le travail de la pulsion de mort. C'est en ce sens qu'il faut entendre la pulsion de mort : volonté de destruction. La pulsion de mort met tout en cause, tout ce qui existe, elle est volonté de création à partir de rien, volonté de recommencement.

Qu'en est-il des activités ou des sports dits extrêmes ?

Ces activités dites extrêmes sont celles dans lesquelles l'erreur peut être sanctionnée par la mort. Ces définitions insistent sur la provocation de situations à l'issue hautement incertaine et aux impacts potentiellement létaux en cas d'accident. La notion de limite est omniprésente, qu'elle soit frôlée ou dépassée. Probabilité élevée d'accidents ; gravité des conséquences éventuelles : si l'on se réfère à une définition mathématique du risque, cela renvoie à des sports très risqués.

Un appel à Dionysos

Pourquoi pas une recherche du sacré ? Mais quel sacré ?

Dans l'exercice de la répétition de la démesure, une aspiration au refus de toute limite le porte et l'emporte. Son ardeur pulsionnelle l'amène à outrepasser les limites fixées en quête d'exploit. Cette passion de l'extrême, cette quête du dépassement et de défis, qui est à situer du côté du *sacer*

dans ses aspects inquiétants et périlleux, convoque ce qui lui résiste pour pouvoir grandir, se déployer en tension, et connaître l'excès qui appelle l'excès, l'en-trop de son débordement.

Jusqu'à Euripide, Dionysos a été le héros tragique qui se manifestait à travers une pluralité de figures, mais toujours sous le masque d'un « héros qui lutte et s'emprisonne pour ainsi dire dans les rets de sa volonté particulière ¹ », nous dit Nietzsche dans *La Naissance de la tragédie*. Dans la barbarie chaotique de Dionysos, cohabitent une fusion de l'individu avec la nature et aussi une force intérieure qui peut bouleverser tout paradigme naturel établi.

Chez un athlète qui s'engage dans un sport en conditions extrêmes, ce retour à la vie, à la nature, à la forme naturelle de sacralité, le dionysisme, ce retour à l'animalité peut rendre compte du rapport plaisir/déplaisir, de la recherche de jouissance, du défi pour la vie (Éros) et de la dynamique entre pulsion de vie et pulsion de mort.

Cette jouissance de la transgression, du sacrilège, s'articule avec le *Wunsch* freudien, le désir impérieux tel que Lacan l'a réinterrogé, en tant qu'il est irréductible à un besoin, car il s'impose en dehors du langage. Cette passion de l'extrême repose sur un désir qui la plupart du temps pousse le sujet vers des horizons qui le dépassent. De ce qui le détermine dans sa pratique, comme tout un chacun, le sportif préfère ne rien savoir.

Est-ce que prendre des risques, s'exposer à de graves blessures ou à la mort est « violent » ? Est-ce que cela vient écorner la trame symbolique ? Est-ce que c'est cela l'émergence de la pulsion de mort, en tant que non prise dans un rapport à l'Autre et ses démêlés de la langue et du corps ?

La confrontation aux limites et l'au-delà

D'un Autre corps au trompe-la-mort, Lacan à la fin de son enseignement va modifier son approche du corps. Il cerne un autre statut plus réel du corps. Ce n'est pas le pur vivant du corps d'avant sa rencontre avec le langage. C'est au contraire le corps en tant que produit par sa rencontre avec le langage. Cette rencontre y inscrit, dans sa contingence, une jouissance initiale dysharmonique au vivant du corps, celle qui produit le symptôme dans sa répétition.

C'est une manifestation du corporel qui fait trou dans l'image. Elle nous fait autre à soi-même. C'est un corps hors maîtrise, qui « fout le camp ² », selon l'expression de Lacan. C'est justement une dimension du corps hors corps de l'image et de l'idéal. C'est le creusement d'un trou : le trou-matisme de la rencontre avec ce qu'il ne fallait pas, ce qui vient en trop

ou trop peu, ce qui a blessé. Lacan va situer ce nouveau statut du corps du côté de l'éprouvé. C'est là que se sent l'avoir un corps. Cet « éprouvé », ce « ça se sent » ou « ça me prend », cherche à se dire. Il est appel au déchiffrage et à la parole.

Si on prend ce que Lacan nous dit dans son texte « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », « le désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de vie chez un sujet ³ », c'est un sentiment éprouvé par tous et lié au fait de la rencontre discordante entre le signifiant et le corps. Cette rencontre induit pour tous, dans le sentiment de vie, une dimension de désordre.

Dans le registre névrotique, le moi comme image idéale reste le recours de méconnaissance privilégié de cette dimension de l'inconscient, en tant qu'elle fait du corps un trou. À la fin de son *Séminaire V, Les Formations de l'inconscient*, Lacan nous en dresse une catégorisation. C'est sa dénégation de l'inconscient qui le fait recouvrir son désir, plus qu'à son tour, dans des conduites d'exploit et de trompe-la-mort. C'est le mode de défense obsessionnel qui le fait recouvrir son point de division subjective par son moi, c'est-à-dire qu'il veut faire de son corps, lui. Cette défense reste ancrée dans le registre de l'image et de l'idéal. Avec Lacan et la lecture de son *Séminaire XXIII, Le Sinthome*, on peut même situer que c'est de ce fait qu'il est justement si difficile d'arracher l'obsessionnel à cette emprise de la dimension du regard et de l'idéal. Mais ce dernier statut du corps dans l'enseignement de Lacan ne relève plus de l'idéal, de l'image, mais plutôt d'où l'on ne peut pas se voir.

Cette fascination du corps et de ses exploits, on peut aussi la qualifier de très contemporaine, dans le sens des identifications aux modes de jouissance qui en découlent.

Pour illustrer ces pratiques extrêmes, je prendrai comme exemple celle qui en ce moment est la plus ultime, le *wingsuit*. Le vol en *wingsuit* consiste à sauter d'un avion, mais le plus souvent de montagnes ou de falaises, en chute libre, équipé d'une combinaison en forme d'aile. Le vol se termine par l'ouverture d'un parachute. Le *wingsuit* est l'exemple paradigmatique ; nous aurions pu prendre un autre exemple, l'alpinisme ou la course automobile avec la jouissance de la vitesse.

Les pratiquants du *wingsuit* soulignent la dimension addictive de cette pratique. Pas tous, mais beaucoup finissent par se tuer ! S'ils reconnaissent le risque, ils le dénie en disant que c'est un risque calculé. Cette pratique vient combler l'ennui profond des banalités de la vie. Sont-ils représentatifs de la jeunesse actuelle qui témoigne de cet ennui généralisé ?

Ce qui est surprenant, c'est que tous témoignent d'un sentiment d'« extrême puissance » et de « liberté retrouvée » lorsqu'ils doivent au terme de leur vol ouvrir le parachute garant d'un atterrissage serein. Cela correspondrait pour eux à une « maîtrise totale » de la décision de la vie ou de la mort, moment même où s'éprouve pour eux « de retrouver le sentiment de vraie vie ».

Ils rejettent en bloc un attrait pour la mort. On peut bien sûr penser qu'il s'agit d'une dénégation. Ce qu'ils en disent est précieux et appelle deux remarques. D'abord, ce qu'ils nomment « la vraie vie » ne s'attrape qu'au prix de s'approcher de la mort. Et ensuite nous soulignons le sentiment de puissance que leur pratique procure. On peut alors se demander de quel éprouvé il s'agit.

Voler a été de tout temps un rêve, celui d'Icare, un rêve vieux comme le monde. Un rêve qui appartient au fantasme, et le sujet tente de retrouver dans ce rêve l'éprouvé du corps avant qu'il n'entre dans les embrouilles du langage et ne porte la marque de jouissance détraquée, non homogène, qui s'y est imprimée, produisant ainsi un sentiment de perte, « de désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de vie ⁴ ».

Les *wingsuiters* nous enseignent sur ce rêve. Ils le font passer dans le réel et c'est précisément une nouvelle modalité de rejet de l'inconscient. Il s'agit d'une modalité du narcissisme qui s'inscrit dans le nouveau statut Autre du corps, que Lacan développe dans son dernier enseignement. C'est celui du narcissisme effréné du culte du corps (on pourrait dire que c'est une marque de notre époque) qui est haine de soi et dont la pratique sportive en général n'est pas sans porter la marque.

On peut conclure que s'identifier à sa jouissance et vouloir en avoir la totale maîtrise n'est pas la même voie que l'identification au symptôme. Et cela nous décale de l'éthique de l'analyse, soit celle de chercher à serrer toujours plus ce point où je suis autre à moi-même dans la jouissance et la souffrance qui déterminent mes symptômes.

1. ↑ F. Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-essais », 1989, p. 37.

2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 66.

3. ↑ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 558.

4. ↑ *Ibid.*